



POUR elle

LISA KLEYPAS

Nulle autre
QUE VOUS



AVENTURES & PASSIONS

Lisa Kleypas

C'est à 21 ans qu'elle publie son premier roman, après avoir fait des études de sciences politiques. Elle a reçu les plus hautes récompenses, et le prix Romantic Times du meilleur auteur de romance historique lui a été décerné en 2010. Ses livres sont traduits en quatorze langues.

Son ton, la légèreté de son style et ses héros, souvent issus d'un milieu social défavorisé, caractérisent son œuvre.

Elle est également l'auteure de romance contemporaine.

Nulle autre que vous

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Dans la collection Aventures et Passions

- Par pure provocation (N° 3945)
- L'ange de minuit (N° 4062)
- Prince de l'éternité (N° 4426)
- La loterie de l'amour (N° 4915)
- Un jour tu me reviendras (N° 5263)
- Parce que tu m'appartiens (N° 5337)
- L'imposteur (N° 5524)
- Courtisane d'un soir (N° 5808)
- Frissons interdits (N° 6085)
- Sous l'emprise du désir (N° 6330)
- L'amant de lady Sophia (N° 6702)
- Libre à tout prix (N° 6990)
- Les blessures du passé (N° 7614)

LA RONDE DES SAISONS

- 1 – Secrets d'une nuit d'été (N° 9055)
- 2 – Parfum d'automne (N° 9171)
- 3 – Un diable en hiver (N° 9186)
- 4 – Scandale au printemps (N° 9277)
- 5 – Retrouvailles (N° 9409)

LES HATHAWAY

- 1 – Les ailes de la nuit (N° 9424)
- 2 – L'étreinte de l'aube (N° 9531)
- 3 – La tentation d'un soir (N° 9598)
- 4 – Matin de nocé (N° 9623)
- 5 – L'amour l'après-midi (N° 9736)

LA FAMILLE VALLERAND

- 1 – L'épouse volée (N° 10885)
- 2 – Le capitaine Griffin (N° 10884)

Dans la collection Promesses

LA SAGA DES TRAVIS

- 1 – Mon nom est Liberty (N° 9248)
- 2 – Bad boy (N° 9307)
- 3 – La peur d'aimer (N° 9362)

LISA
KLEYPAS

Nulle autre que vous

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

I WILL

Éditeur original

Leisure Books published by Dorchester Publishing Co., Inc.

© Lisa Kleypas, 2001

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2014

1

Londres, 1833

Ce n'est pas facile de demander service à une personne qui vous méprise cordialement.

Mais Andrew, lord Drake, avait pour principe de ne jamais s'embarrasser quand il s'était fixé un objectif. Et aujourd'hui il ne ferait pas exception à la règle.

Il avait besoin de l'aide d'une femme ayant une moralité irréprochable. Or il n'en connaissait pas d'autre que Mlle Caroline Hargreaves, qui était très à cheval sur la bienséance, de manière sans doute excessive. D'ailleurs, il ne devait pas être le seul à le penser puisque, à vingt-six ans, elle était toujours célibataire.

— Que désirez-vous ? s'enquit-elle d'un ton hostile.

Elle n'avait pas détourné les yeux du large cadre de bois calé contre le divan, sur lequel elle était occupée à tendre un linge. Après la lessive,

les bordures en dentelle des nappes et des serviettes avaient besoin d'être défroissées. Il fallait glisser des épingles dans les fines boucles de dentelle pour fixer correctement le tissu sur le cadre. C'était une tâche qui nécessitait minutie et délicatesse.

Caroline Hargreaves affichait une mine impassible, cependant la raideur de ses doigts, alors qu'elle manipulait la pelote d'épingles, trahissait sa nervosité.

— J'ai besoin de votre concours, déclara Andrew qui la dévisageait avec curiosité.

C'était sans doute la première fois qu'il l'approchait en étant sobre. Et, pour une fois débarrassé des vapeurs d'alcool qui lui embrumaient habituellement le cerveau, il était frappé par certains détails surprenants chez Mlle Caroline Hargreaves.

Tout d'abord, elle était beaucoup plus jolie qu'il ne l'avait cru. Certes, elle était mal fagotée et portait de petites lunettes ridicules perchées sur son nez, néanmoins il lui trouvait une beauté assez raffinée qui lui avait échappé jusqu'alors.

Sa silhouette n'avait rien de spectaculaire – pas de seins et pas de hanches, pour ainsi dire. Elle était petite, mince, et Andrew préférait les femmes grandes et voluptueuses, qui appréciaient comme lui les étreintes vigoureuses au lit.

Toutefois, Caroline avait un visage ravissant, des yeux bruns veloutés, d'épais cils noirs, des sourcils sombres à la courbe aussi gracieuse que des ailes de faucon.

Ses cheveux blond clair étaient rassemblés en un volumineux chignon d'où ne s'échappait aucune boucle rebelle. Son teint était aussi frais que celui d'un enfant. Et cette bouche... Comment diable ne l'avait-il pas remarquée auparavant ? Délicatement ourlée, expressive, avec une lèvre supérieure arquée, plutôt petite, et une lèvre inférieure pulpeuse.

Une bouche en forme de cœur.

En ce moment précis, cette bouche délicieuse était pincée dans une moue contrariée, et ses sourcils se fronçaient dans une expression déconcertée.

— Je ne vois pas bien ce que vous pourriez attendre de moi, lord Drake, dit-elle enfin d'un air crispé. Néanmoins, je puis vous assurer qu'il ne faut rien espérer.

Il eut un petit rire désabusé, jeta un coup d'œil à son ami Cade, le frère de Caroline, qui venait de l'introduire dans le salon. Cade l'avait prévenu que Caroline ne se montrerait pas du tout coopérative, et il arborait maintenant une mine fataliste et ennuyée face à l'attitude de sa sœur.

— Je te l'avais dit ! murmura-t-il.

Pourtant Andrew n'avait pas l'intention d'abandonner si aisément.

Pensif, il reporta son attention sur la jeune femme. Quelle technique d'approche serait la meilleure ? Elle avait manifestement l'intention de l'humilier, et il ne pouvait pas vraiment l'en blâmer.

Elle n'avait jamais fait mystère de son antipathie à son égard, et il fallait avouer qu'elle avait

quelques bonnes raisons de lui en vouloir. Tout d'abord, il avait eu une très mauvaise influence sur son frère Cade, un jeune type sympathique, quoique très influençable. Trop souvent, à l'invitation d'Andrew, Cade s'était embarqué dans de folles soirées londoniennes au cours desquelles il avait bu, joué et troussé des filles, avant de rentrer chez lui dans un état pitoyable.

Le père de Cade et de Caroline était mort. Quant à leur mère, Fanny Hargreaves, c'était une vraie tête de linotte. Caroline était donc la seule à exercer un semblant d'autorité sur son jeune frère de vingt-quatre ans. Elle faisait de son mieux pour le garder dans le droit chemin et l'obliger à assumer ses responsabilités d'homme de la famille, mais naturellement Cade trouvait bien plus drôle de mener une vie de patachon en compagnie d'Andrew. Et tous deux avaient fait les quatre cents coups à Londres.

Il y avait aussi une autre raison à la froideur que Caroline lui témoignait : tout les opposait. Elle était pure, lui débauché. Elle était honnête, il façonnait la réalité à son gré pour mieux servir ses intérêts. Elle s'imposait une stricte discipline. Il ne se refusait rien, jamais. Elle était d'une nature calme, sereine. Il ne tenait pas en place.

En réalité, Andrew l'enviait beaucoup. Aussi s'était-il cruellement moqué d'elle chaque fois qu'ils avaient pu se croiser par le passé.

Aujourd'hui elle le détestait, et il était venu lui demander une faveur dont il avait désespérément besoin. Décidément, la situation était

burlesque, songea-t-il avec un sourire sarcastique qui masquait sa nervosité.

Il décida d'aller droit au but. Mlle Caroline Hargreaves ne semblait pas du genre à apprécier les petits jeux et les cajoleries.

— Je suis ici parce que mon père est en train de mourir, dit-il.

Il la vit tressaillir. Elle s'était piqué le doigt par mégarde avec une épingle. Son regard se détourna enfin du cadre de bois.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

— Pas moi.

Elle écarquilla les yeux derrière ses lunettes. Il se moquait bien de la choquer. Il n'allait pas feindre d'éprouver du chagrin pour un si piètre père. Le comte de Rochester ne s'était jamais intéressé à lui, et Andrew avait depuis longtemps renoncé à mériter l'affection de ce manipulateur au cœur aussi tendre qu'un bloc de granit.

Sans émoi, il poursuivit :

— La seule chose qui me désole, voyez-vous, c'est que mon père ait décidé de me déshériter. Vous et lui semblez partager l'opinion que je mène une vie dépravée. Mon père m'a accusé d'être la personne la plus veule et perversie qu'il ait jamais rencontrée. J'espère au moins que c'est vrai, conclut-il sardonique.

— On dirait... que vous êtes fier de l'avoir tant déçu ! s'exclama-t-elle, visiblement perturbée par son cynisme.

— Oh, je le suis, acquiesça-t-il avec désinvolture. Tel était précisément mon but : le décevoir autant qu'il m'a déçu. La tâche n'était pas aisée

mais, en définitive, j'y suis arrivé. C'est même mon plus grand succès personnel à ce jour.

Décontenancée, Caroline lança un coup d'œil à Cade, qui se borna à hausser les épaules d'un air penaud et s'éloigna vers la fenêtre pour faire semblant de contempler le paysage printanier.

La résidence des Hargreaves était située dans le quartier ouest de Londres. C'était un joli manoir de style géorgien, aux murs de pierre rosâtre, encadré de grands hêtres. Le genre de demeure cossue que seule une vénérable famille anglaise pouvait posséder.

— Donc, reprit Andrew, dans une tentative désespérée pour me changer, le comte m'a rayé de son testament.

— Mais... ce n'est pas possible. Les titres, votre résidence londonienne et votre propriété de campagne... Tout cela doit faire partie de la succession incessible, objecta Caroline.

— En effet, admit Andrew avec un sourire amer. Quoi qu'il advienne, j'hériterai de tout ceci. Ni lui ni moi ne pouvons enfreindre les lois sur l'héritage. Pour ce qui est de l'argent – et je parle de la fortune familiale dans son intégralité –, c'est une autre paire de manches. Mon père a le droit de le léguer à qui bon lui semble. Aussi il est probable que je devienne l'un de ces maudits coureurs de dot, contraints d'épouser une héritière laide comme les sept péchés capitaux en échange de son portefeuille bien garni.

— Quelle horreur... pour l'héritière, je veux dire.

Une étincelle malicieuse s'était mise à danser dans les yeux de la jeune femme.

— Caroline ! protesta Cade de sa fenêtre.

— Oh, ça va, tempéra Andrew. Il est vrai que celle qui acceptera de m'épouser méritera toute la compassion du monde. Je ne traite pas bien les femmes, je n'ai jamais prétendu le contraire.

Caroline sursauta de nouveau et se piqua derechef le doigt.

— Que voulez-vous dire par là ? Auriez-vous l'habitude de les brutaliser ?

— Non ! se récria-t-il, piqué au vif. Jamais je ne porterai la main sur une femme.

— C'est donc que vous leur manquez de respect. Vous les négligez, vous êtes discourtois à leur égard et vous leur mentez.

Elle lui lança un regard interrogatif. Puis, comme le silence se prolongeait, elle insista :

— N'est-ce pas ?

— Ah, c'était une question ? Je pensais que vous nous faisiez un discours.

Ils se toisèrent du regard. Les joues pâles de Caroline se teintèrent d'un rose délicat qui trahissait sa colère. Dans la pièce, l'atmosphère se modifia, devint oppressante. Il en fut dérouté. Comment diable une vieille fille maigrichonne pouvait-elle l'émouvoir à ce point ? Lui qui depuis toujours se moquait de tout et de tous, y compris de lui-même, se sentait tout à coup troublé, voire charmé, plus qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Il fallait vraiment être un pervers pour désirer la sœur de Cade Hargreaves ! Et pourtant... Son

sang courait dans ses veines, infusant dans tout son corps une chaleur et une énergie neuves. Et ses extrémités nerveuses fourmillaient alors qu'il imaginait diverses façons de prendre du bon temps avec cette bouche divine...

Heureusement, Cade était là ! Sinon Andrew aurait été tenté de montrer à Mlle Caroline à quel point il était dépourvu de morale.

D'ailleurs s'il restait debout, la preuve physique de son désir n'allait pas tarder à devenir évidente.

— Puis-je m'asseoir ? demanda-t-il en désignant le fauteuil placé près du divan.

— Je vous en prie.

L'innocente ne semblait pas avoir remarqué l'état d'excitation dans lequel il se trouvait.

— J'ai hâte d'entendre quel genre de service vous attendez de moi, ajouta-t-elle. Surtout après avoir vu à quel point vous pouvez être charmant et bien élevé.

Elle était capable de le faire rire, alors qu'il avait une sacrée envie de l'étrangler en même temps.

— Merci. Donc, si je veux retourner dans les bonnes grâces du comte mon père, je n'ai d'autre choix que de lui obéir, dit-il en s'installant dans une posture décontractée, les coudes calés sur les genoux.

— Vous avez l'intention de vous amender ? demanda-t-elle, la mine sceptique.

— Pas du tout. Ma vie me convient tout à fait. Je vais juste faire semblant de me ranger, de revenir dans le droit chemin, jusqu'à ce que le

vieux casse sa pipe. Ensuite j'empocherai sa fortune, et tout ira bien.

— Quel charmant programme ! commenta-t-elle, une lueur de dédain dans le regard.

Bizarrement, il se sentit affecté par sa réaction. Alors qu'il ne s'était jamais soucié de l'opinion d'autrui, il éprouva l'envie de se justifier, de lui expliquer qu'il n'était pas aussi vil qu'elle le pensait. Mais il garda le silence. Il n'allait quand même pas se ridiculiser devant cette donzelle.

La jeune femme soutenait tranquillement son regard.

— Et quel rôle suis-je supposée jouer dans vos plans ?

— Il faudrait que vous feigniez de vous intéresser à moi, répondit-il sans détour. Sur le plan sentimental, je veux dire. Je compte persuader mon père que j'ai renoncé à boire, à jouer et à courir la prétentaine... pour faire la cour à une demoiselle respectable que j'ai l'intention d'épouser.

— Vous voulez dire... que vous voulez organiser de fausses fiançailles ?

— Oh, inutile d'aller si loin ! Je vous demande simplement de m'autoriser à vous accompagner à quelques réceptions, de m'accorder quelques danses, quelques promenades en voiture. Juste assez pour délier les langues et faire en sorte que les rumeurs parviennent aux oreilles de mon père.

Elle le regarda comme s'il avait perdu la tête.

— Et pourquoi, au nom du ciel, les gens iraient-ils croire une telle comédie ? Aucun couple ne serait plus mal assorti que le nôtre !

— Ce n'est pas si farfelu. À votre âge...

Il s'interrompit, chercha une façon délicate de formuler sa pensée.

— Vous voulez dire que, comme je suis toujours célibataire à vingt-six ans, je ne peux pas me permettre d'être trop exigeante concernant un éventuel parti. J'accepterais donc vos avances même si je vous trouvais répugnant. Du moins, c'est ce que penseront les gens.

— Vous ne mâchez pas vos mots, mademoiselle Hargreaves.

Elle fronça les sourcils.

— En effet, lord Drake. Je n'ai pas la langue dans ma poche, je suis un bas-bleu, et je me suis résignée à mourir vieille fille. Alors qui irait croire que quelqu'un comme vous peut s'intéresser à moi ?

Bonne question. Cinq minutes plus tôt, l'idée aurait fait rire Andrew lui-même. Mais en cet instant, alors qu'il était assis face à elle, ses genoux tout proches des siens, le désir l'assailait de nouveau.

Il percevait son parfum – celui de sa peau mêlé à une fraîche odeur végétale, comme si elle revenait du jardin. Cade lui avait d'ailleurs confié que sa sœur passait beaucoup de temps dans le parc et dans la serre, à cultiver des roses et à créer des hybrides.

Elle-même ressemblait à une rose, exquise, parfumée, et... prompte à piquer. À présent Andrew se demandait comment il avait fait pour ne pas la remarquer plus tôt.



10917

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 3 novembre 2014.

Dépôt légal : novembre 2014.
EAN 9782290086919
OTP L21EPSN001260N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion